

SUJET N°5

Dans le cadre de l'étude de la poésie en classe de Première, vous étudierez l'ensemble des textes suivants et présenterez votre projet d'ensemble et son exploitation en classe.

TEXTE 1 : G. Apollinaire, « les fenêtres », *Calligrammes*, 1918. Ill.: R. Delaunay, *Les fenêtres simultanées*, huile sur toile, 1912.

TEXTE 2 : P. Eluard, « René Magritte », *Les yeux fertiles*, 1936.

TEXTE 3 : P. Eluard, « A Pablo Picasso », *Les yeux fertiles*, 1936.

TEXTE 4 : H. Michaux, *Emergences-résurgences*, éd. Skira-Flammarion, pp. 98-99, 1951.
Ill. : Allen Atwell, *Mandala*, 1964.

TEXTE 1

Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Quand chantent les aras dans les forêts natales
Abatis de pihis
Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile
Nous l'enverrons en message téléphonique
Traumatisme géant
Il fait couler les yeux
Voilà une jolie jeune fille parmi les jeunes Turinaises
Le pauvre jeu
ne homme se mouchait dans sa cravate blanche
Tu soulèveras le rideau
Et maintenant voilà que s'ouvre la fenêtre
Araignées quand les mains tissaient la lumière
Beauté pâleur insondables violets
Nous tenterons en vain de prendre du repos
On commencera à minuit
Quand on a le temps on a la liberté
Bigorneaux Lotte multiples Soleils et l'Oursin du couchant
Une vieille paire de chaussures jaunes devant la fenêtre
Tours
Les Tours ce sont les rues
Puits
Puits ce sont les places
Puits
Arbres creux qui abritent les Câpresses vagabondes
Les Chabins chantent des airs à mourir
Aux Chabines marrones
Et l'oie oua-oua trompette au nord
Où le train blanc de neige et de feux nocturnes fuit l'hiver
O Paris
Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Paris Vancouver Hyères Maintenon
New York et les Antilles
Le fenêtre s'ouvre comme une orange
Le beau fruit de la lumière



TEXTE 2

Marches de l'œil

A travers les barreaux des formes

Un escalier perpétuel

Le repos qui n'existe pas

Une des marches est cachée par un nuage

Une autre par un grand couteau

Une autre par un arbre qui se déroule

Comme un tapis

Sans gestes

Toutes les marches sont cachées

On a semé les feuilles vertes
Champs immenses forêts déduites
Au coucher des rampes de plomb
Au niveau des clairières
Dans le lait léger du matin

Le sable abreuve de rayons
Les silhouettes des miroirs

Leurs épaules pâles et froides
Leurs sourires décoratifs

L'arbre est teinté de fruits invulnérables.

TEXTE 3

I

Bonne journée j'ai revu qui je n'oublie pas
Qui je n'oublierai jamais
Et des femmes fugaces dont les yeux
Me faisaient une haie d'honneur
Elles s'enveloppèrent dans leurs sourires

Bonne journée j'ai vu mes amis sans soucis
Les hommes ne pesaient pas lourd
Un qui passait
Son ombre changée en souris
Fuyait dans le ruisseau

J'ai vu le ciel très grand
Le beau regard de gens privés de tout
Plage distante où personne n'aborde

Bonne journée qui commença mélancolique
Noir sous les arbres verts
Mais qui soudain trempée d'aurore
M'entra dans le coeur par surprise.

II

Montrez-moi cet homme de toujours si doux
Qui disait les doigts font monter la terre
L'arc-en-ciel qui se noue le serpent qui roule
Le miroir de chair où perle un enfant
Et ces mains tranquilles qui vont leur chemin
Nues obéissantes réduisant l'espace
Chargées de désirs et d'images
L'une suivant l'autre aiguilles de la même horloge

Montrez-moi le ciel chargé de nuages
Répétant le monde enfoui sous mes paupières
Montrez-moi le ciel dans une seule étoile
Je vois bien la terre sans être étoile
Les pierres obscures les herbes fantômes
Ces grands verres d'eau des grands blocs d'ambre des paysages
Les jeux du fer et de la cendre
Les géographies solennelles des limites humaines

Montrez-moi aussi le corsage noir
Les cheveux tirés les yeux perdus

Des ces filles noires et pures quis sont d'ici de passage et d'ailleurs à mon gré.
Qui sont de fières portes dans les murs de cet été
D'étranges jarres sans liquide toutes en vertus
Inutilement faites pour des rapports simples
Montrez-moi ces secrets qui unissent leurs tempes
A ces palais absents qui font monter la terre

TEXTE 4

Si une certaine vision l'accompagnait dans ces moments, elle montrait quelque chose comme ceci: un cercle, dedans un carré, un carré devenu magique, comprenant tout, comprenant un cercle, lequel contenait un autre carré, qui lui-même contenait un cercle, qui contenait un carré, lequel contenait un cercle, lequel contenait un carré et ainsi sans jamais finir, avec à chaque plan un ou plusieurs attributs de significations premières ou secondes, à lire, à déchiffrer sans jamais perdre de vue la vérité ultime, dans laquelle on s'enfonçait, on s'enfonçait, hypnotiquement engagé, drainé, entraîné, vers le fond toujours reculant de l'indéfiniment différencié, mais toujours dans l'unité, par la répétition régulière, rythme unique.

Dans, et vers l'immuable.

Avec de l'indéfiniment, périodiquement,
étrangement muable, l'immuable, par une étrange homéostasie, se maintenait. Même son caractère d'immuabilité se trouvait renforcé,
Construction d'infini. A son défaut, Constitution. Résumé graphique d'une situation d'ensemble, de la plus métaphysique.



Peinture par oubli de soi, et de ce qu'on voit ou qu'on pourrait voir, peinture de ce qu'on sait, expression de sa place dans le Monde.